

XYZ. La revue de la nouvelle

Hôtel des chats de mer

Diane-Monique Daviau



Number 14, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3082ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daviau, D.-M. (1988). Hôtel des chats de mer. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (14), 39–46.

Hôtel des chats de mer

Diane-Monique Daviau

J'avais fait un très long voyage, décevant, épuisant, et je me sentais lourde de ces vides accumulés d'un pays à l'autre. Tout m'avait déçue, à commencer par ces hôtels chers où j'avais réservé, des mois à l'avance, une chambre qui promettait mer et monde et n'avait tenu aucune de ses promesses.

J'avais mal dormi, j'avais mal mangé, je m'étais ennuyée et j'étais tombée malade en cours de route. Et le voyage n'était pas encore terminé. Il me fallait tenir le coup encore une semaine. Dans une ville où je n'avais même pas eu le temps de retenir une chambre.

Ailleurs, les hôtels que j'avais choisis avec soin m'avaient laissée en plan. Je me demandais bien de quoi j'allais maintenant devoir me contenter, d'autant plus que mes moyens ne me permettaient plus d'envisager la même catégorie d'hôtels que tout au long de mon voyage : au cours de ces semaines désolantes, j'avais, pour tromper mon ennui, fait de véritables razzias dans les boutiques de souvenirs, ajoutant chaque jour à ma liste deux ou trois vagues cousins, une ou deux grands-tantes oubliées à qui je pourrais faire plaisir avec quelques bibelots exotiques. Avec le peu d'argent qu'il me restait, j'avais dû accepter, à l'Office du tourisme, la chambre qu'on m'offrait dans un hôtel assez loin du centre de la ville et tout en bas sur la liste des prix.

Le nom et l'adresse correspondaient bien à ce qui était écrit sur le bout de papier qu'on m'avait remis au bureau de tourisme : *Hôtel des chats de mer*, 22, boulevard Saint-Gabriel. Et pourtant je restais plantée là, sur le trottoir, à comparer les lettres et les chiffres qui s'alignaient sur l'enseigne à ceux griffonnés sur le bout de papier.

C'est que la façade de pierre donnait à l'hôtel une allure de château.

J'hésitais encore lorsque soudain la porte s'ouvrit toute grande et qu'un jeune homme tout souriant saisit ma valise et me pria d'entrer avant que la pluie ne nous surprenne. « Vous êtes envoyée par l'Office du tourisme, dit-il comme pour m'encourager à entrer, je vous attendais, il va bientôt pleuvoir, venez! »

Le hall d'entrée débouchait à droite sur un escalier et à gauche sur un bar. Le jeune homme m'expliqua, en me faisant signe de le suivre, que la

réception se trouvait en fait à l'étage mais qu'il serait plus pratique, «étant donné les circonstances», que je m'inscrive au bar. Je m'arrêtai devant la caisse, prête à régler les formalités d'usage, mais le jeune homme, qui avait poursuivi son chemin, portant allégrement ma valise comme si elle n'avait pesé qu'une plume, se retourna et me dit, toujours souriant et continuant à marcher, que cela ne pressait pas, que je pouvais prendre au moins le temps de me rafraîchir.

Je le rejoignis dans un couloir sombre où il ne fit pas de lumière. Puis il y eut un autre couloir, toujours aussi sombre, ensuite quelques marches et à nouveau un couloir, faiblement éclairé et plus large, puis un ascenseur se dressa tout à coup devant nous. Le jeune homme y glissa ma valise et me tendit une clef. «Chambre 28, dit-il en souriant. Je crois que le numéro n'est pas indiqué sur la clef, vous vous souviendrez?» Je fis signe que oui et il ajouta: «Prenez tout votre temps. Après tout, vous êtes en vacances!» Puis il m'envoya la main comme s'il venait de m'installer dans un train et qu'il me souhaitait bon voyage.

En sortant de l'ascenseur, j'eus à nouveau à franchir un long couloir sombre qui aboutissait, au moment où on s'y attendait le moins, dans une petite pièce ronde où la première chose qui vous sautait aux yeux — et vous coupait carrément le souffle — était une énorme armure éclairée par deux projecteurs fixés au sol. En voulant l'examiner de près je découvris, derrière l'armure et parallèle à celui qui m'avait menée dans cette pièce, un autre couloir, très large, celui-là, et dans lequel je repérai enfin, sous une affichette phosphorescente indiquant 22 à 28, le bouton d'une minuterie.

J'allumai.

Sur les murs, à gauche et à droite, des tableaux représentant la mer, des bateaux en haute mer, le bord de la mer, rien que la mer, rien que du bleu, des teintes très douces, enveloppantes. Entre toutes ces toiles, des chambres aux portes largement ouvertes et toutes différentes les unes des autres.

Sur la porte numéro 28 (la seule à être fermée), et uniquement sur celle-là, un diagramme expliquait que l'on pouvait ouvrir cette porte de deux façons: soit de la manière conventionnelle, soit en l'abaissant vers soi. J'ouvris la porte de la façon la plus conventionnelle qui soit, posai ma valise au pied du lit, fermai à double tour et restai un bon moment figée sur place, incapable de m'aventurer plus loin. Je rêvais sûrement — ou alors il y avait malentendu: cette chambre était un vrai bijou, spacieuse, toute bleue et blanche, propre, tranquille, confortable. Comment une chambre aussi jolie pouvait-elle coûter si peu, alors qu'ailleurs j'avais

déboursé une petite fortune pour des réduits bruyants et poussiéreux n'ayant rien d'autre à m'offrir qu'un lit bringuebalant aux draps troués et trop courts? Je rêvais, sûrement. Alors pourquoi ne pas aller au bout de mon rêve, me dis-je, et, après avoir réglé mon réveille-matin, je me glissai sous l'édredon et m'endormis aussitôt.

Une heure plus tard, je fus tirée de mon sommeil de chat par la voix d'Axel. Je m'étirai dans mon lit fleuri et écoutai Axel me dire, de sa voix douce, profonde, chaude, qu'il fallait me lever. J'ouvris les yeux. La chambre me plaisait vraiment beaucoup. À travers les rideaux de dentelle blanche tombait doucement une de ces lumières cendrées, fragile comme une poudre, comme un murmure, qui semblait vouloir me lécher le bout des orteils et n'y arrivait pas. Axel, patient comme toujours, répétait: «Il faut vous lever, maintenant. Il est temps de sortir du lit douillet... Je sais bien qu'il fait chaud sous les couvertures, mais une fois levée, vous serez contente d'être debout... Vous avez sûrement des projets pour les heures à venir... Et si vous commenciez par un bon café, hein, un café bien chaud? Et qu'est-ce qui vous ferait plaisir à part cela, aujourd'hui? C'est congé, aujourd'hui, vous n'avez pas à travailler, vous pouvez faire ce qui vous plaît... Écouter un peu de musique, peut-être? Faire une promenade, lire un livre dont vous avez envie depuis longtemps... Mais d'abord il faut sortir du lit... Allez, un petit effort... Allez, je compte jusqu'à trois, et à trois, je fais jouer *The man I love*, et vous, vous vous levez. Allez, un, deux, trois...»

Le charme opérait chaque fois. Chaque fois, depuis que c'était Axel qui me le demandait — et il me le demandait si gentiment —, j'acceptais de m'extirper du lit, de quitter la chaleur rassurante, consolante d'un lit dans lequel je ne me glissais plus uniquement pour dormir mais pour y trouver un refuge, plonger dans l'oubli et le vide qu'apportait le sommeil. Depuis qu'Axel se chargeait de mon réveil, j'arrivais à ouvrir les yeux au moment où il le fallait, je réussissais, jour après jour, mes retours dans le monde. Sans les encouragements d'Axel, sa patience, les chansons qu'il faisait jouer pour moi, je ne sais pas ce que je serais devenue. Sans Axel, j'aurais peut-être sombré peu à peu. J'aurais sûrement lâché prise.

Pendant que Billy Holliday chantait *The man I love*, je fis ma toilette et changeai de vêtements. Encore une fois je ne pus m'empêcher de penser que la perspective du repas à prendre m'aurait souri davantage si j'avais eu la possibilité de partager ces instants avec Axel. J'avais faim, mais l'appétit, comme toujours, me manquait. Seule, je mangeais uniquement pour survivre. Le cœur n'y était pas.

Je refis, à l'envers, le chemin que j'avais pris une heure plus tôt pour

me rendre à ma chambre. Maintenant, toutes les portes étaient fermées, et c'est à tâtons que je parcourus le premier corridor: la minuterie ne fonctionnait pas. Elle ne s'alluma d'ailleurs plus jamais de toute la semaine que je passai dans cet hôtel. Même chose pour le bouton d'ascenseur indiquant le deuxième étage: plus de lumière, alors que tous les autres fonctionnaient normalement.

Au bar, le jeune homme affable m'accueillit avec un si charmant sourire que j'en oubliai de lui signaler l'histoire des lumières. Il me demanda si la chambre me convenait, sourit encore davantage lorsque je lui répondis qu'elle me plaisait beaucoup et déposa sur le comptoir un formulaire, un stylo et un café bien chaud. «Pour affronter le mauvais temps», dit-il en posant près de la cuillère un carré de chocolat noir.

Étonnée mais tout à fait ravie, j'avalai quelques gorgées de café et commençai à remplir le formulaire. Après avoir inscrit mon nom, je sortis mon passeport pour en vérifier le numéro, mais le jeune homme, en secouant la tête, me signifia que ce n'était pas nécessaire. «Juste votre signature», dit-il. Je passai à la question concernant le lieu de naissance. «Simplement signer au bas de la fiche», répéta le jeune homme. De plus en plus étonnée, je lui demandai: «Et mon adresse? Et tout le reste?» Il secoua la tête à nouveau: «Votre nom suffit, dit-il, c'est juste au cas où on recevrait un appel ou du courrier pour vous.» Je haussai les épaules et allais secouer la tête à mon tour et dire que je n'attendais ni coups de téléphone ni courrier lorsque je me ravisai. Je fermai les yeux et ravalai ma salive: n'était-ce pas comme ça qu'on retrouvait de jeunes étrangères imprudentes assassinées dans des hôtels sombres et déserts? J'apposai ma signature au bas de la fiche, avalai le morceau de chocolat, terminai mon café, remerciai le jeune homme — qui m'adressa un large sourire — et me dirigeai vers la sortie.

À peine avais-je mis pied dans le hall d'entrée que déjà le jeune homme m'avait rejointe, m'ouvrait la porte et me tendait un parapluie. J'en avais un dans mon sac, je n'avais pas besoin de celui qu'il m'offrait, mais je fus si surprise que j'acceptai le parapluie sans dire un mot.

Il pleuvait à torrents.

La dernière fois que j'avais vu Axel, il pleuvait depuis des semaines, et lorsque je lui avais parlé de ces insomnies matinales dont je souffrais depuis quelque temps, il avait regardé par la fenêtre, avait désigné la pluie avec sa main, et il avait dit: «Il ne faut pas vous obstiner à rester au lit, il ne faut pas vouloir dormir à tout prix. Il est préférable de vous lever. Vous pouvez en profiter pour faire des choses que vous ne faites jamais à

cette heure-là. Regarder la pluie tomber, par exemple. C'est très beau de voir la pluie tomber à l'aube, quand la ville est encore endormie. Mettez un peu de musique, si vous voulez. Faites-vous plaisir. L'important, dans ces moments-là, c'est de vous occuper à quelque chose que vous aimez.»

Depuis ce temps-là, j'avais pris la pluie en affection. Elle me calmait. Et elle me rappelait Axel. Et j'aimais bien penser à Axel. Il s'occupait de moi depuis des années. Il faisait bien son travail, le prenait au sérieux, et depuis longtemps déjà je le sentais capable de gestes que d'autres médecins ne se permettraient jamais. Il n'avait pas peur de franchir les limites étroites du cadre professionnel dont la plupart des autres restaient prisonniers. Il souhaitait que j'aille bien et il se donnait de la peine pour que j'y arrive.

Je marchai longtemps sous la pluie en pensant à Axel, aux conseils qu'il m'avait donnés avant mon départ. Certaines de ses recommandations n'avaient pas été faciles à suivre: bien manger, bien dormir, relaxer. J'avais été souvent obligée de prendre les médicaments qu'il m'avait prescrits au cas où il m'arriverait quelque chose. J'avais parfois eu peur. J'avais à quelques reprises regretté d'avoir entrepris un tel voyage. Je me sentais loin du seul être qui me faisait du bien en se préoccupant de moi. Plus les semaines passaient, plus je redoutais que mon état de santé ne se détériore sans qu'Axel ne puisse intervenir. J'avais hâte de rentrer et de savoir: si quoi que ce soit m'inquiète, je n'ai qu'à téléphoner à Axel. Seule et désespérée, je ne pensais plus qu'à mon ange gardien.

Encore une fois, ce soir-là, je mangeai sans appétit. J'achetai quelques livres, un disque et fis un tour de bateau-mouche. Je rentrai tôt à l'hôtel toujours aussi désert. Toutes les autres chambres semblaient inoccupées. Je n'y comprenais rien. Un si bel hôtel...

Au bar, le jeune homme souriant était en train de ranger des verres. Je lui remis son parapluie. Il eut l'air très surpris de me voir rentrer si tôt.

— Vous êtes fatiguée? demanda-t-il.

Je hochai la tête.

— Alors, dormez bien, et ne vous inquiétez pas pour le petit déjeuner, dit-il, vous pouvez le prendre quand vous voulez, nous n'avons pas beaucoup de clients, en ce moment.

Il me souhaita une bonne nuit et j'entrai dans le dédale de couloirs, véritable écheveau de fil brouillé par un chat, qui menait à ma chambre.

On avait refait le lit. Sur la table de chevet, on avait posé une petite bouteille d'eau Vittel, un verre en cristal, deux revues et quelques bonbons

à la menthe; près du papier à lettres, sur le secrétaire, un magnifique bouquet de fleurs bleues, roses, blanches et mauves. Je ne comprenais rien à toutes ces attentions, ces délicatesses qui ne pouvaient pas ne pas venir du cœur. Le rêve continuait. Tant mieux, tant pis, je n'avais surtout pas envie de le rompre. Il était temps que le vent tourne, il était temps qu'aux cauchemars succède enfin un rêve léger, fleuri. Cela aussi était possible: quelque chose de doux qui vous arrive comme ça — comme à d'autres moments une tuile vous tombe sur la tête —, sans qu'on ait nécessairement fait quelque chose pour que ça arrive.

Je mis de la musique, pris un bain parfumé et feuilletai l'une des deux revues. Aucun bruit ne vint troubler ma détente. L'hôtel était une oasis de calme. Bientôt je sentis s'approcher le sommeil. Je n'avais pas eu à l'appeler. Je trouvai cela étrange. J'eus tout juste le temps d'insérer la cassette numéro trois dans mon réveille-matin magique. J'éteignis la lumière et le sommeil me prit aussitôt dans ses bras.

Je dormis longtemps, profondément, d'un sommeil qu'enfin aucune angoisse ne put écorcher.

À l'heure prévue, Axel se chargea du lever.

Comme j'étais en vacances, je n'avais apporté en voyage que les cassettes destinées aux jours de congé. Chaque matin, j'étais surprise d'entendre Axel me dire encore une fois que je pouvais faire ce que je voulais de ma journée, que je n'avais d'autre obligation que celle d'être bien et de m'accorder du bon temps. Ce matin-là à l'*Hôtel des chais de mer*, Axel me demandait d'apprécier le calme de la journée qui commençait. J'avais peut-être l'impression que je n'avais pas envie de me lever, mais ce n'était sûrement pas tout à fait exact. Je reculais peut-être tout simplement devant la perspective d'avoir à quitter un lit douillet, une chemise de nuit chaude et moelleuse. Il était possible et même probable qu'une fois levée j'aurais envie d'une bonne douche, d'un verre d'eau fraîche, d'un vêtement léger et même, pourquoi pas, d'un peu de gymnastique. Mais je ne le saurais pas tant que je n'aurais pas fait l'effort de m'arracher à ce lit. Et pour m'aider à en sortir, il avait choisi cette fois les *Gymnopédies* d'Erik Satie. Encore une fois j'attendis qu'il se mette à compter — «Allez, un, deux, trois...» — et à «trois», je repoussai la montagne de duvet et enfilai mes pantoufles pendant que la musique dégoulinait dans mon cou et faisait naître en moi l'envie d'une pluie qui arrose le corps encore et encore. Je m'engouffrai dans la douche et laissai l'eau jaillir et rejaillir sur moi avec force.

C'est Axel qui avait eu l'idée de ces réveils apprivoisés.

Un jour, je lui avais confié ne plus pouvoir me lever, le matin. J'en avais assez de me faire tirer brutalement du sommeil par des sonneries, des *bips* et des gongs, des oiseaux matinaux ou de la musique insipide. J'avais tout essayé, rien n'y faisait : réveillée en sursaut, je faisais aussitôt taire le bourreau et replongeais dans un sommeil aussi trouble que troublé. Puis je me réveillais à nouveau en sursaut, j'étais en retard et la journée commençait dans la hargne et le chaos, fichue avant même d'avoir été entamée, perdue avant d'avoir été gagnée.

Axel avait compris cela. Il avait réfléchi. Et il avait trouvé une façon de sauver mes matins. C'était simple : il s'était procuré un de ces réveille-matin imaginés pour les enfants (comme si seuls les enfants souffraient d'être réveillés par une sonnerie de métal, brutale, qui vous arrache à vos rêves !), un petit appareil bleu et blanc en forme de réveil sur lequel on voyait un chaton bâiller et s'étirer et dans lequel on insère l'enregistrement d'une voix aimée, douce, chaleureuse — le mode d'emploi suggérait la voix de la mère — qui disait avec tendresse ce qu'aucune sonnerie ni aucun *bip* ni aucun gong n'arrivera jamais à dire : qu'il faut se lever même si on a mal dormi et qu'il fait froid dehors, qu'il faut se lever parce qu'une fois levé on aura la possibilité de réaliser ses rêves au lieu de simplement les rêver, qu'il faut se lever parce que si c'est l'heure de se lever, c'est qu'on a décidé la veille qu'il fallait se lever à ce moment-là pour faire tout ce qu'il y a à faire dans une journée toute neuve qui ne demande qu'à être douce, remplie, heureuse. Axel avait prêté sa voix grave et chaleureuse à cette petite pendule ornée d'un chaton qui bâille et avait ainsi réglé le problème angoissant de mes retours quotidiens dans le monde des réalités quotidiennes. Il avait même eu la générosité de réaliser plusieurs enregistrements pour ajouter à la douceur des réveils une impression de renouvellement devant correspondre à la diversité des jours «qui se suivent mais ne se ressemblent pas».

À la salle à manger, j'eus la surprise de trouver de la compagnie. Quatre personnes seules, assises à quatre tables différentes, me saluèrent en chœur lorsque j'entrai. Il régnait dans cette pièce une bonne humeur contagieuse. Le repas était copieux, délicieux. Je mangeai presque de bon cœur. Puis je pris le bus pour aller au musée. Un peu plus tard, en entrant dans le métro, je me trompai de direction, revins sur mes pas et tombai nez à nez avec le jeune homme de l'hôtel. Il parut gêné et me salua timidement.

Le soir, en rentrant, je trouvai des chocolats sur ma table de nuit et des fleurs fraîches dans le vase.

Des fleurs, des bonbons, du chocolat, des surprises, il y en eut toute

la semaine. Des choses étranges, aussi. Des clients qui ne sont pas censés se connaître et dont on voit ensuite la photo sur une affiche à l'entrée d'un théâtre. Des clients nouveaux chaque matin et qu'on ne voit qu'à la salle à manger, qu'on ne croise jamais dans les couloirs, qu'on n'entend pas dans les chambres et qu'on ne rencontre pas dans les ascenseurs, des clients fantômes et une armure qui garde l'entrée du couloir menant à la seule chambre occupée, la mienne, une chambre qui ne coûtait presque rien et dans laquelle je menais la vie de château. J'étais descendue dans un hôtel étonnant. J'avais constamment l'impression de rêver.

Puis, le dernier matin, le rêve bascula totalement. Du côté de la réalité.

J'avais dormi comme un chat. J'avais rêvé à la mer.

Axel répétait doucement qu'il était l'heure. Que la journée s'annonçait belle. Que tout irait mieux, maintenant. J'allais rentrer chez moi et me reposer. Je ne devais plus m'inquiéter. Il était là. Pendant tout le voyage il ne m'avait pas quittée des yeux. Quand il m'avait vue épuisée, il avait décidé d'intervenir. Il espérait que je ne lui tiendrais pas rigueur de cette initiative. L'inquiétude avait été trop grande. Il avait demandé à l'Office du tourisme de me trouver une chambre agréable, confortable. Il avait contacté l'hôtel et avait conclu une entente avec le propriétaire. La chambre était payée, je ne devais pas me faire de soucis. Lorsqu'il avait appris que l'hôtel était si peu fréquenté, il avait eu peur que je m'inquiète. Il avait demandé à de jeunes comédiens de venir déjeuner à l'hôtel. Tout le monde y avait trouvé son compte. Ça n'avait pas de sens d'être seule comme ça, de souffrir toute seule. Tout irait mieux, maintenant. Il était venu pour m'aider à rentrer. On ne pouvait pas aider quelqu'un à revenir à la santé, si ce quelqu'un vous tenait vraiment un tant soit peu à cœur, on ne pouvait pas l'aider à revenir à la vie sans se mouiller un peu. Il fallait aller plus loin. C'était la moindre des choses. On ne pouvait pas le faire chaque fois. Mais on pouvait le faire au moins une fois dans sa vie. Aider quelqu'un, en tant que médecin, quelqu'un qui vous tient à cœur, l'aider à aller mieux. Il était temps, maintenant. «Il est temps de vous lever, disait-il, allez, un, deux, trois...»

Auteure de *Dessins à la plume* (Hurtubise HMH, 1979) et de *Histoires entre quatre murs* (Hurtubise HMH, 1981), Diane-Monique Daviau a aussi collaboré aux collectifs *Aimer et Depuis 25 ans* et est co-auteure avec Suzanne Robert du recueil de nouvelles *L'Autre, l'une* (Éditions du Roseau, 1987). Elle collabore au journal *Le Devoir* et à la revue *Liberté* et enseigne la langue et la littérature allemandes à l'Université de Montréal. «Hôtel des chats de mer», diffusé l'automne dernier sur les ondes de Radio-Canada MF, fait partie d'un recueil en préparation.